

SOUÇIS ET DIFFICULTÉS DES FOYERS D'AUJOURD'HUI

VIE NOUVELLE

C'est évidemment, une vérité de la Palisse d'affirmer que le gars et la femme fille qui viennent de se marier, se trouvent brusquement devant une vie toute nouvelle qu'ils n'avaient pratiquement pas envisagée (Qu'ils ne pouvaient même pas imaginer...).

Les rencontres poétiques au coin des bâtiments, les longues confidences, les lettres mèmes : tout cela est-il fini, terminé pour toujours ?

Il semble que le jeune ménage est pris dans un tourbillon de soucis nouveaux, inconnus, imprévisibles... le plus souvent très matériels : nous allons en voir quelques-uns — qui ne laissent qu'une part de plus en plus restreinte à cette mutuelle correspondance d'idées, de sentiments, de tendresse qui étaient le charme des fréquentations de jadis et des fiançailles...

Et puis, pour certains jeunes foyers, il y a la dure — et souvent très pénible — école de la connaissance réciproque, école si rude que celle semble parfois devoir détruire, dans les premiers mois du mariage, un bonheur que tout laissait prévoir comme idéal :

Dans le même genre d'idée, bien que cela paraisse le contraire, il existe aussi, au bout d'un certain temps de vie de foyer... une sorte de gêne. On se connaît trop bien : il semble qu'il n'y ait plus rien à apprendre l'un de l'autre... Chacun est assis, face à face, à la table de la cuisine, on ne sait plus quoi se dire, le temps paraît interminable, lui lit et fume, elle tricote en écoutant la radio. Les confidences, les bavardages à deux, l'échange des idées seraient-ils épuisés, plus rien à se dire ?... Et le dimanche suivant, en balade, ils se promèneront l'un à côté de l'autre, eux qu'on ne voyait que bras enlacés, du temps où ils se « caressaient » avant le mariage.

Rien de grave, encore, sinon le signe d'une recherche à toujours accomplir, d'un vieil égoïsme à repousser, d'un effort d'affection à réaliser pour que s'épanouisse le bonheur !...

L'ARGENT

On est arrivé au mariage sans grande réserve « financière ». La jeune fille a réuni une ébauche de trousseau (doit de ce que les grand-mères de la campagne apportaient à leurs noces) : le gars, rentré à peine du régiment, n'a que son salaire retenu...

Le gros, lancinant, toujours renouvelé, problème de fric va commencer à se poser et accompagner, peut-être, le foyer tout au long de sa vie...

Au début, ça peut encore aller, il y a les deux salaires, et les à-côtés, on prévoit la chambre à coucher (on l'achète même, à crédit, le « sacré » crédit) on est si fier de la nouvelle « chambre »... et puis le premier bébé arrive, et la ronde immense mêlée de nouveaux soucis et la ronde infernale des budgets commence, à chaque fin de mois, inexorablement...

Qui dira les conversations entre époux à ce sujet... quelquefois jusqu'à croire que c'est le seul, le grand sujet d'entretien sérieux et les choix à réaliser, économie ou moto, buffet ou machine à laver, lustre ou cuisinière plus moderne. Il y a toujours un confort à apporter pour la femme qui se fatigue au rythme des nouvelles maternités, sans parler des habes des gosses, qui s'ensuit si vite (des habits) alors qu'ils grandissent si vite... et tentent de « motorisation » si normale après tout pour les hommes, pour le ménage ensuite, pour toute la famille enfin (suivant la hiérarchie : vélo, vélomoteur, mobylette, moto... et le rêve inaccessible : l'auto...).

Toujours l'argent, l'argent : le boucher, la coop, le boulanger chez qui il faut retourner, tout après-jour, parce que la soupe, ça passe avant tout... Heureusement qu'on a la santé...

LA SANTÉ

Dieu merci on est costaud !... alors on y va, le boulot, le bois, le jardin, les petites bêtes... les travaux supplémentaires à droite ou à gauche : bon, ça va bien... en général... mais quelque fois, chez l'un ou chez l'autre, imprévisible : la catastrophe : un peu de fièvre, une fatigue insurmontable, radio, un volé, là, ou pommou... l'arrêt (heureusement « la sociale »), l'angoisse, l'hôte la nuit, le docteur, la séparation, la femme...

Où bien la femme, mal remise d'un accouchement, fatiguée, qui force elle aussi sur le travail, qui ne veut pas qu'on puisse croire que son lino est moins cher que celui de la voisine, les lessives (avec les tout-petits, presque tous les jours) dans nos lavoirs en plein courant-d'air glacial... le docteur, la pharmacie,

le repos obligatoire, avec cette lancinante obsession de voir le travail du ménage qui s'accumule alors qu'on ne peut rien y faire... heureusement qu'il est là, lui, pour s'occuper des gosses et de la cuisine...

Où encore les gosses, pour un oui ou un non, un peu de fièvre, un vomissement, mauvaise digestion, angines... on s'affoie on passe des nuits et nuits sans dormir, réveillés par un cri, ou par le souci, plus de mille fois !... Brutalement arrachés à un sommeil vraiment écorché...

Même sans cela, le sommeil, (est-ce qu'on a vraiment son compte de sommeil ?) on veille tard, on se lève - surtout à la Verrerie - très tôt ; faire la grasse matinée est pratiquement inconnu, on accumule des heures et des heures de sommeil en retard qu'on n'a jamais plus le temps de rattrapper...

LE TEMPS

« Mais je voudrais bien, mon vieux, assister à cette réunion... mais je n'ai pas le temps : impossible : la femme est fatiguée, les gosses, ma baraque... » - Il passe pourtant vite, le temps, on s'étonne de voir les anniversaires de mariage revenir si souvent, de voir les enfants grandir si vite... on est à peine levé que la nuit arrive : Tiens déjà ! C'est qu'il faut aller vite, salaire aux pièces, rendement, boulot, boulot, pas une minute à perdre : le salaire en dépend, alors ce sont les nerfs qui lui pètent ; à peine entré « à frober », casse-croûte, un coup de débarrailage, le bois... et le soir, on dort à moitié sur la table après le repas : comment voulez-vous qu'on ait du cœur à bavarder, la maman est tout aussi « tuée » par sa journée sans halte ni pause. On porte le poids du jour, sa sueur, sa poussière : c'est de la rude volonté, alors de lire, de causer à cœur détendu, d'écrire, de prier...

L'AVENIR

Ça ne veut pourtant pas dire qu'on vit comme des ours, on rigole encore de bons coups, il y a quelquefois des veillées épatantes entre foyers amis ou parents, des dimanches de détente, des balades à la Moselle, mais... mais... on ne semble jamais les goûter entièrement : l'heure, le temps qui passe, est là, exigeant, on prend ces humbles et fraîches joies, un peu à la sauvette, en pensant qu'il va falloir bientôt rentrer et reprendre le rythme « à la chaîne » des mille travaux quotidiens d'un ménage...

Comment ne pas être tenté, après cela, de désirer des joies rapides, et un peu banales : grosses rigolades, vin ou alcool, cinéma quelquefois idiot, mais si délassant justement parce qu'on ne pense plus, ou radio qui hurle parce que ça domine les cris des gosses, les ennuis de la femme, ou les rouspétances continuelles du mari, ou... jamais content, toujours « râleur » !...

On se reprend à rêver comme autrefois, à rebâtir dans sa tête, notre jeunesse, notre idéal, notre confiance dans la vie... et peut-être aussi un peu notre confiance dans le Seigneur, se refusant, catégorique,

ment, absolument, à se laisser pléier, dévorer, écraser par la brutalité, la grossièreté, l'esclavage d'une vie, dure certainement... mais si belle quand même !...

C'est pour cela que nous avons rédigé ce numéro de NOEL... De tout notre cœur, comme chaque fois...

En essayant de voir de la CLARTES partout, même dans la nuit... Nous l'avons aussi écrit en bleu ce numéro : C'est exprès... Parce que nous y voyons comme un symbole...

Car si la vie n'est pas toujours rose, Si le vert de l'espérance semble se voler par moment, Si quelquefois on « broye » du noir...

Il faut quand même toujours, oui toujours, Garder un petit coin de ciel bleu au cœur. Bleu comme le reflet d'un nuage, Bleu, un peu fleur-bleue aussi... et pourquoi pas ? Bleu comme ces transparences de verre que nous créons chaque jour... Bleu et pur comme le manteau de la Ste-Vierge qui nous donne Jésus, Bleu comme un télégramme de bonheur que nous vous adressons à Tous...

POUR CETTE NOUVELLE ANNÉE 1956 QUI VA COMMENCER

L'Équipe de « CLARTES » et le Père,